

plus grand éclat à une guérison reconnue impossible par les secours humains.

Lorsque Marie-Louise était au plus mal, s'organisait à Lyon le dernier pèlerinage de Lourdes, auquel la malade voulut à tout prix prendre part, en dépit des appréhensions bien légitimes des religieuses hospitalières et des médecins.

« Je sens que je serai guérie » ; répondait-elle à toutes les observations qu'on lui faisait sur les grandes difficultés, sur l'impossibilité morale de ce voyage.

Devant cette foi admirable, cette confiance à toute épreuve, on n'osa plus s'opposer à ce qu'on considérait comme le dernier désir d'une mourante et, au moment du départ du pèlerinage lyonnais, on transporta — Dieu sait comment ! — *Pauvre Marie* dans un des longs convois qui partaient pour Lourdes. On avait si peu d'espoir de la voir revenir vivante, qu'on n'avait eu garde d'oublier, dans son léger bagage, le linceul qui devait servir à l'ensevelir.

En quel état Marie-Louise fit-elle ce voyage, au prix de quelles souffrances pour elle-même, de peines, d'inquiétudes pour son entourage ? L'heureuse miraculée va nous le dire, comme elle l'a raconté à un visiteur, le sourire aux lèvres, sans fatigue aucune, d'une voix claire et pure sortant d'une poitrine que le mal ne semblait jamais avoir atteinte.

— « Oh ! monsieur, disait-elle, que je suis heureuse de pouvoir rendre témoignage de la toute-puissance de Notre-Dame de Lourdes. C'est un devoir pour moi et je vous remercie de me donner l'occasion de le remplir. Je veux vous dépeindre l'état horrible dans lequel je me trouvais, lors de mon départ, pour qu'on sache bien qu'il m'était impossible de guérir par les remèdes des médecins.

Et elle dépeignit en souriant les phases de ses différentes maladies.

— « Lorsque je souffrais ainsi, jamais je ne fus prise de désespoir. J'invoquais Notre-Dame des Sept-Douleurs, et j'avais la confiance qu'elle me rétablirait merveilleusement un jour. Plus je m'entendais condamner par les médecins, plus j'avais la foi. La sainte Vierge m'a accordé cette grâce, parce qu'elle savait bien que ma guérison servirait à la conversion d'une personne dont l'incrédulité me faisait souffrir plus encore que mes maladies.

« Vous savez qu'à toute force je voulus aller en pèlerinage à Lourdes. On m'assurait que les médecins ne me laisseraient pas prendre part au voyage. Mais Notre-Dame m'assistait. Je décidai les bonnes Sœurs et le médecin. On me laissa partir.

« Une difficulté s'éleva à la gare. Si le médecin du train avait eu le temps, il m'interdisait le voyage. Je priai tant qu'une bonne personne me fut envoyée par Dieu, Mlle Gabrielle Goirand. Sa modestie me pardonnera de citer son nom, mais la reconnaissance m'y oblige, c'est à elle, après la sainte Vierge, que je dois la vie.